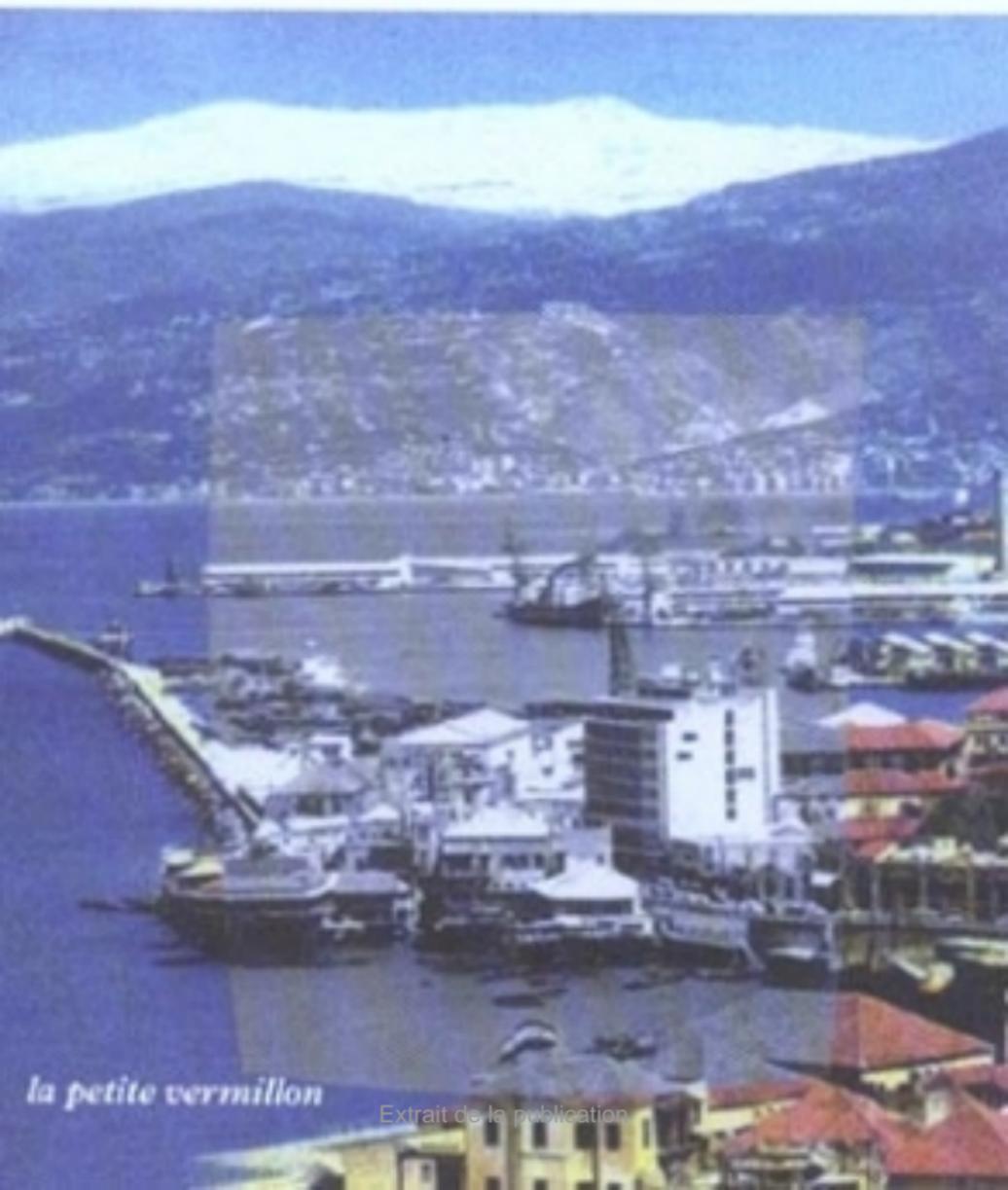


Richard Millet

Un balcon à Beyrouth

Précédé de

Beyrouth ou la séparation



la petite vermillon

Extrait de la publication

la petite vermillon

Un balcon à Beyrouth

Du même auteur

- L'Invention du corps de saint Marc*, POL, 1983.
L'Innocence, POL, 1984.
Sept Passions singulières, POL, 1985.
Le Sentiment de la langue, Champ Vallon, 1986.
Le Plus Haut Miroir, Fata Morgana, 1986.
Beyrouth, Champ Vallon, 1987.
L'Angélus, POL, 1988.
La Chambre d'ivoire, POL, 1989.
Le Sentiment de la langue II, Champ Vallon, 1990.
Laura Mendoza, POL, 1991.
Accompagnement, POL, 1991.
L'Écrivain Sirieix, POL, 1992.
Le Chant des adolescentes, POL, 1993.
Le Sentiment de la langue I, II, III, La Table Ronde, 1993, Prix de l'essai de l'Académie française, 1994. Édition revue et augmentée, 2004.
Cœur blanc, POL, 1994.
Un balcon à Beyrouth, La Table Ronde, 1994.
La Gloire des Pythre, POL, 1995.
L'Amour mendiant, POL, 1996.
L'Amour des trois sœurs Piale, POL, 1997.
Cité perdue, Fata Morgana, 1998.
Autres jeunes filles, avec des dessins d'Ernest Pignon-Ernest, Éditions François Janaud, 1998.
Lauve le pur, POL, 2000.
La Voix d'alto, Gallimard, 2001.
L'Accent impur, Éditions Dar An Nahar, Beyrouth, 2001, Prix Phénix, 2002.
Le Renard dans le nom, Gallimard, 2003.
Ma vie parmi les ombres, Gallimard, 2003.
Le Cavalier siomois, La Table Ronde, 2004.
Fenêtre au crépuscule, La Table Ronde, 2004.
Musique secrète, Gallimard, 2004.
Pour la musique contemporaine, Fayard, 2004.
Le Dernier Écrivain, Fata Morgana, 2005.
Harcèlement littéraire, Gallimard, 2005.

Richard Millet

UN BALCON
À BEYROUTH

Édition revue et corrigée



La Table Ronde
14, rue Séguier, Paris 6^e

Extrait de la publication

Premières publications :
Beyrouth, Champ Vallon, 1987.
Un balcon à Beyrouth, La Table Ronde, 1994.

© Éditions de La Table Ronde, 2005, pour la présente édition.
ISBN 2-7103-2777-5.

Avant-propos

Je rassemble ici deux petits livres écrits à quelques années de distance : le premier en 1986, alors que le Liban était la proie d'une interminable guerre civile, et l'autre en 1994, lors de mon retour au Liban, après quelques années d'une étrange paix. Livres de l'exil et des retrouvailles ; livres hantés par l'enfance et par ce qui est aboli. C'est pourquoi, les relisant, je songe qu'ils appellent un autre livre sur mon enfance libanaise : livre rêvé depuis bien des années, mais auquel je sais que je ne pourrai me dérober infiniment, et grâce auquel je retrouverai peut-être ce que je croyais à jamais perdu.

Beyrouth ou la séparation

Pour Anouchka.

Beyrouth retrouvera-t-elle les splendeurs
qui trois fois l'ont faite reine du Liban ?

GÉRARD DE NERVAL.

Vous ne retrouverez pas la paix du
Royaume

Ni les pâturages au bord d'une lance

— À peine des battements de fer

Dans cette église d'une presqu'île d'en-
fance

À peine l'ange et l'hiver

Sur la passion chrétienne des barques

Les épis s'accrochent et laissent du sang
dans le soir

GEORGES SCHEHADÉ.

Une proximité dérobée

Au moment d'écrire une fois encore sur Beyrouth — devant une tâche dont j'ignore si elle peut prendre forme et fin, et dont certains m'assurent que c'est à moi, l'exilé, de l'accomplir —, je me retrouve dans une solitude de songe. Beyrouth surgit d'ailleurs fréquemment dans mes rêves : rêves en proie au *nostos*, à l'hallucination du retour, dont nulle écriture ne saurait apaiser la véhémence, la douceur, le clair-obscur, et qui m'agitent encore dans le plein jour au point que je doute parfois si je suis éveillé. L'Orient des écrivains d'autrefois — de Volney à Barrès, de Loti à Jean Grenier — n'est plus le but de voyages spirituels, et l'exotisme a changé de nature. Dès 1850, Flaubert n'écrivait-il pas à sa mère, de Beyrouth : « D'ici à peu l'Orient n'existera plus. Nous sommes peut-être ses derniers contemplateurs. » ? Cet Orient est devenu trop *proche* — pour le nommer comme les géographes —, mais d'une proximité qui l'éloigne vertigineusement de nous. Et Beyrouth, à la croisée des

langues, des religions et des intolérances majeures, est exemplaire de ce paradoxe.

Voilà une cité livrée aux milices tout autant qu'aux journalistes qui filment et photographient, depuis 1975, une guerre civile ; ils nous l'ont rendue si familière que nous voyons sans les regarder l'ensanglantement d'un visage d'enfant, le sourire d'une femme parmi les décombres, la fermeture de vieilles figures ; et nous ne cherchons plus à comprendre ce qui reste peut-être incompréhensible à qui n'a pas vécu au Liban.

Cité en constante métamorphose, où l'on bâtit à mesure qu'on détruit ; elle vit et meurt et revit de ce mouvement qui la fait paraître comme en perpétuel travail d'elle-même ; travail qu'il m'arrivera d'évoquer, même si mon propos n'est pas plus de méditer sur des ruines que de restituer l'image idéalisée d'une ville réputée naguère heureuse et de laquelle j'aurai peut-être été, à mon tour, l'un des contemplateurs ultimes.

Cité dont le nom s'épaissit chaque jour du tragique, ses syllabes s'obscurcissant dans les bouches comme celles d'une ville maudite de l'Ancien Testament. Elle a toujours possédé je ne sais quoi qui résiste à la description et au cliché. D'elle je ne livrerai que des fragments : aujourd'hui divisée, morcelée, méconnaissable, elle garde pour moi quelque chose de sacré, parce que liée à l'enfance et interdite par la guerre. La tentative d'évocation

obéira plus à la ferveur, ou à une sorte de piété, qu'à un souci d'être exhaustif que la double érosion du temps et de la destruction rendrait improbable, encore que la guerre maintienne éveillé le puissant ferment de la vigilance et de la nostalgie.

On peut trouver enfin, à la difficulté de parler de Beyrouth, une raison plus simple, qu'indiquait déjà Barrès en 1914 : Beyrouth ne possède ni monument ni fleuve remarquables ; ses constructions sont « trop souvent communes et laides » ; et pour hauts que soient les prestiges suscités par son nom, Beyrouth n'est pas une ville belle.

Approche

Il faut arriver à Beyrouth par la mer. C'est de la mer que, pour échapper aux brigandages des milices chiites qui contrôlent l'aéroport, les Libanais chrétiens, venant de Chypre, redécouvrent leur capitale, avant d'aborder au proche port de Jounieh. Et c'est de la mer que je la découvris, un matin de 1960. Le ciel gris de janvier assombrissait les vagues et l'ocre de vieilles bâtisses et d'immeubles serrés sans ordre sur le front de mer, rendant plus profonde la végétation du grand parc de l'Université américaine, en pente jusqu'au rivage ; et des buildings de toutes tailles achevaient de ruiner l'image qu'un enfant de six ans pouvait s'être faite d'une ville orientale — image aussi dérisoire et naïve que les vignettes ornant les paquets de cigarettes Camel, m'étais-je dit, à Toulouse, avant de quitter la France. L'*Exeter* approchait lentement. À terre, je fus saisi par les bruits innombrables de la ville et par ses odeurs, mêlés

jusqu'à se confondre et élever en moi une cité qui ne me quitterait plus.

*
**

La montagne est toute proche, qui donne son nom au pays. Du haut des premières collines, Beyrouth semble une moraine, un amoncellement de constructions les plus diverses, ocre, blanches, grises, ou encore ce que les géologues appellent cône de déjection : sur ce promontoire bossué, ce *ras* (cette tête), ce cap peu allongé, vient depuis des siècles s'accumuler, comme les hommes, les ethnies et les langues, toute la pierraille du Mont Liban. La comparaison est moins spacieuse qu'il ne paraît : Beyrouth entretient avec sa montagne des rapports si étroits et singuliers qu'il est difficile de parler de la ville sans évoquer cette chaîne qui se dresse, immédiate, verte, avec ses pinèdes, ses cultures en terrasses, ses villages aux tuiles rouges, et, dans le lointain, au nord, la nef longuement enneigée du Sannine. La montagne n'est pas seulement le berceau des clans et des familles qui se partagent le pays, ni un simple lieu de villégiature. Éponyme du pays, à cause de sa blancheur hiémale (comparée en arabe au lait caillé : *labné*, d'où Loubnan, nom arabe du Liban), elle fait aussi sa faiblesse : Damas, par le col du Baïdar, n'est qu'à une heure d'automobile ; et les canons syriens restent pointés, depuis certaines hauteurs, sur Beyrouth. Le Liba-

*Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Darantière (Quetigny)
en avril 2005 pour le compte des
Éditions de La Table Ronde.*

Imprimé en France.

Extrait de la publication